

## Vidéo

André Caron

---

Number 156, January 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50204ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Caron, A. (1992). Review of [Vidéo]. *Séquences*, (156), 8–10.



Wuthering Heights de William Wyler

## LES SOEURS BRONTË... ET LA VIDÉO

Qui peut oublier l'engouement que portait la petite Charlotte Laurier au roman *Les Hauts de Hurlevent* dans **Les Bons Débarras**? Tout son personnage était habité, traversé et exalté par la passion tumultueuse du livre d'Emily Brontë. Il est ironique de constater que le cinéma québécois doit un de ses plus beaux personnages à l'influence d'une écrivaine anglaise, mais on ne s'en étonnera pas outre mesure. L'univers et le style des soeurs Brontë, déployés dans **Jane Eyre** et **Wuthering Heights**, ont fortement marqué la littérature populaire et, par extension, le cinéma mondial. Les producteurs ont sans doute été attirés par le potentiel commercial du romantisme parfois mélodramatique des romans de Charlotte et d'Emily, alors que les cinéastes qui les ont portés à l'écran se sont servis de la nature et du style souvent gothique de leurs écrits pour expérimenter avec l'expressionnisme du langage cinématographique. De grands réalisateurs comme Luis Buñuel, William Wyler et Robert Stevenson sont tous tombés sous le charme parfois sulfureux des Brontë. Leurs adaptations, ainsi que celles

d'autres confrères, ne sont pas toutes d'égale valeur mais, vues une à la suite des autres, elles forment un tableau intéressant et parfois révélateur des idéaux des réalisateurs et des mœurs de leur époque. Chaque génération a proposé une lecture différente de l'oeuvre des Brontë.

Il n'existe pas moins de quatre versions filmées de *Jane Eyre* et trois de *Wuthering Heights*, sans compter l'existence du film biographique d'André Technin, **Les Soeurs Brontë** (1979). Bien qu'il ait été tronqué d'une heure au montage final, le film de Technin arrive à rendre l'essentiel des Brontë. De leur vie, surtout celle d'Emily, on sait peu de choses si ce n'est que soeurs et frère s'amuserent longtemps à s'inventer des histoires assis près du feu; un passe-temps qui leur a permis d'approprier l'art de la narration et d'explorer la zone grise entre l'imaginaire et le vécu. Le film de Technin s'attarde avec raison sur cette activité créatrice des Brontë: son film se permet les mêmes libertés. Le scénario est un amalgame ludique et judicieux de faits, de oui-dire et d'extrapolations littéraires. Après quelques minutes

de visionnement, il devient même difficile de séparer les protagonistes de leurs créations. Le décor des **Soeurs Brontë** pourrait être celui des romans (superbe photographie de Bruno Nuytten) et les écrivaines pourraient être en train de jouer leurs personnages. Lorsqu'Isabelle Huppert prête ses traits à Charlotte, c'est Jane Eyre que nous voyons. Et lorsqu'Isabelle Adjani nous donne sa version androgyne d'Emily, une Emily à la fois sauvage et illuminée, c'est à l'union enfin réalisée de Catherine et d'Heathcliff que Technin nous convie. Une façon audacieuse d'interpréter l'affirmation célèbre de l'héroïne des **Hauts de Hurlevent**: «Je suis Heathcliff.»

Bien que le film de Technin soit idéal pour initier le cinéophile au monde des Brontë, ce n'est pas sans misère que le vidéophile pourra s'en procurer une copie. Si **Les Soeurs Brontë** a été disponible au Québec, et il est permis maintenant d'en douter, les distributeurs n'ont pas renouvelé l'acquisition, puisque le film n'est plus dans les catalogues officiels. La réglementation de la Régie du cinéma rendant difficile la distribution de cassettes

européennes, on ne se surprendra pas de constater qu'il n'existe que des transcodages pirates du film de Technin. La meilleure solution pour voir **Les Soeurs Brontë** chez soi est encore de s'en faire une copie lorsqu'il passe à la télévision; ces enregistrements sont permis.

Le même sort a été réservé à la version de **Jane Eyre** qu'a réalisée Delbert Mann, en 1970, pour la télévision britannique. Bien qu'on ait tiré une trame sonore de la musique de John Williams, chose rare pour un téléfilm, la copie vidéo se fait encore attendre. L'absence de cette production de qualité sur le marché s'explique assez mal, les Anglais se faisant un point d'honneur de distribuer leurs téléfilms et leurs séries de prestige. Heureusement, le film de Mann se retrouve régulièrement sur la grille horaire de la télévision québécoise et nord-américaine. La version vaut surtout pour la qualité de l'interprétation de George C. Scott et celle de Susannah York. Delbert Mann, qui fut un des pionniers du néo-réalisme américain dans les années cinquante (**Marty**, **The Bachelor Party**), approche de façon très consciencieuse les personnages de Rochester et de Jane Eyre. Il croit à leur vie intérieure. Cela permet aux acteurs de donner une performance naturaliste où la passion et la douleur sont rendues avec une certaine retenue. Vu la nature presque fantastique de certains éléments du récit, comme la présence du «spectre de chair» qu'est devenue la première épouse de Rochester, cela constitue un tour de force. Des trois versions qui existent de **Jane Eyre**, celle de Mann est aussi la seule à avoir été tournée, pour la majeure partie, en décor naturel.

Toutes les autres adaptations des romans de Charlotte et d'Emily Brontë sont disponibles sur vidéos ou disques laser.

La plus ancienne version de **Jane Eyre**, répertoriée dans les guides vidéos, est celle de Christy William Cabanne, réalisée en 1934 pour la Monogram, une petite maison de production hollywoodienne. La copie se fait

rare dans les clubs vidéo mais on peut la commander. Malheureusement le roman volumineux de Charlotte Brontë y est réduit de moitié, le film ne faisant que 67 minutes. De toute évidence, la production n'a pas bénéficié d'un gros budget. Cela se voit d'ailleurs à la médiocrité des décors. La réalisation, quant à elle, manque un peu d'éclat. On peut supposer que le matériel n'était pas fait sur mesure pour Cabanne, qui après avoir été l'assistant de Griffith, dirigea Douglas Fairbanks dans un de ses premiers films d'action pour ensuite se spécialiser dans les westerns, un genre masculin s'il en est un. Or, **Jane Eyre** ne se prête guère à la célébration de la virilité; au contraire. Dans le roman, le personnage de Rochester, tout en étant aimé silencieusement par Jane Eyre, est traité avec ambivalence par l'auteure et émasculé, de façon symbolique, lorsqu'il perd la vue avant la fin de l'histoire. Le film semble avoir honte de ce héros imparfait. Colin Clive approche le rôle de Rochester avec la même excentricité et le même excès qui caractérisaient sa composition du docteur Frankenstein dans les films de James Whale. À ses côtés, Virginia Bruce interprète une Jane Eyre assez terne.

Jane Eyre de Delbert Mann



La version de Robert Stevenson, tournée en 1944 avec plus de moyens, s'avère plus intéressante. C'est d'ailleurs la plus expressionniste des adaptations des Brontë. La présence d'Orson Welles dans la distribution y est peut-être pour quelque chose. Ce dernier, comme on le sait, ne se gênait pas pour donner des suggestions aux metteurs en scène qui l'employaient comme acteur. On peut aussi attribuer la profondeur de champ et le clair-obscur au directeur-photo George Barnes, qui fit ses armes avec Gregg Toland pour **Citizen Kane** avant de devenir l'opérateur d'Alfred Hitchcock pour **Rebecca**. Quoiqu'il en soit, les images du film trahissent à merveille l'horreur latente au sein du roman souvent cauchemardesque de Charlotte Brontë. Le style visuel rappelle d'ailleurs celui assez cru des gravures sur bois de Fritz Eichenberg, l'illustrateur du livre (*Jane Eyre*, Random House, NY, 1943).

Presque totalement dénué de romantisme, la *Jane Eyre* de Stevenson est une oeuvre plus noire que l'original. L'atmosphère est lourde et glauque. Le Rochester de Welles a des allures de psychopathe et Joan Fontaine magnifie le masochisme de Jane. Par moments, on croit visionner un thriller plutôt qu'un mélodrame. C'est dire comment le scénario d'Aldous Huxley et John Houseman (un autre complice de Welles) propose une interprétation puissante, bien que restreinte du livre. Notons aussi l'absence de glamour dans l'apparence physique de Fontaine. Son personnage n'est pas censé être une beauté, mais il est surprenant que Hollywood ait respecté cette directive du roman. L'exploit témoigne aussi du professionnalisme de l'actrice. Ironiquement, on ne peut en dire autant des producteurs de la version de Delbert Mann qui, eux, ont choisi d'embellir leur héroïne... en refusant d'enlaidir Susannah York. Heureusement, ce n'est pas le cas de la réalisation la plus récente de *Jane Eyre*, tournée en vidéo par la BBC en 1983.

Dans cette production

britannique, présentée sur vidéo dans un coffret double, c'est Zelah Clarke, une actrice peu connue des spectateurs nord-américains, qui prête ses traits modestes à l'héroïne de Charlotte Brontë. Outre cette qualité, certains apprécieront la durée de ce téléfilm qui fait près de 4 heures. S'il est assez exhaustif, le scénario d'Alexander Baron souffre malheureusement d'un manque d'âme. L'adaptation respecte le contenu événementiel de la fiction originale mais oublie d'en traduire la poésie et l'atmosphère. Même chose pour la réalisation de Julian Amyes qui, bien que correcte, manque de personnalité. C'est un peu comme si les auteurs du film avaient eu peur de proposer leur interprétation de l'oeuvre écrite. Le *Jane Eyre* de la BBC n'est rien de plus qu'une histoire imagée, efficace mais impersonnelle, tournée dans des décors et des costumes qui sont jolis mais qui sentent les conventions respectées. Télévision oblige?

On pourrait presque passer sous silence cette version de *Jane Eyre* si ce n'était de la présence de Timothy Dalton dans le rôle de Rochester. Loin de la composition étrange de Colin Clive, du monstre qu'incarne Welles et de l'homme brisé que joue Scott, le jeune Timothy Dalton fait de son personnage un héros byronien, à la fois romantique et fougueux. L'acteur, mieux connu maintenant sous les traits de James Bond, mord dans son personnage et joue sans retenue. Il est même carrément fascinant dans les scènes où Rochester tente de reconquérir l'amour de Jane, après que celle-ci a découvert l'existence de son épouse. On finit même par se demander comment l'héroïne peut résister à la voix bouleversante et aux accents shakespeariens de Timothy Dalton.

L'acteur est encore plus impressionnant lorsqu'il interprète Heathcliff dans la version la plus récente de **Wuthering Heights**, réalisée en 1970 par Robert Fuest. Dalton y incarne à merveille la bête érotique qu'a conçue Emily Brontë. Il possède la grâce meurtrière d'une panthère, une langue de



Jane Eyre de Robert Stevenson

vipère et la violence d'un chacal, des qualités peut-être inusitées pour qui n'a pas lu le livre, même si elles sont juxtaposées à des élans de grande tendresse et à des regards d'enfant blessé. Le jeu de la jeune Anna Calder-Marshall, dans le rôle de Catherine, est tout aussi prenant. La réalisation de Fuest, un ancien membre de l'écurie Hammer, fait bon escient des sites naturels où le film a été tourné mais ce sont véritablement les acteurs qui portent le film. À eux deux, Dalton et Calder-Marshall donnent un corps à l'âme troublée et parfois contradictoire du chef-d'oeuvre d'Emily Brontë.

Bien sûr, le scénario y est aussi pour quelque chose. La narration est un peu confuse mais Patrick Tilley a le courage d'interpréter le drame qu'il relate et la nature de l'amour qui déchire Catherine et Heathcliff. L'exercice n'est pas évident puisque, depuis sa parution en 1847, **Wuthering Heights** confond les critiques. Catherine et Heathcliff, élevés ensemble bien qu'ils ne soient pas parents, développent l'un pour l'autre une passion sauvage plus forte que les conventions, les liens du mariage et la mort, sans qu'il ne soit dit clairement qu'ils sont amants. Certains ont vu dans ce récit une métaphore de l'amour filial qu'Emily porta à son frère Barnwell. Si c'est le cas, c'est d'inceste dont il faut parler puisque les descriptions de l'auteure sont si vivides et les ellipses si invitantes, qu'il n'y a qu'un pas à faire pour conclure

l'évidence d'un amour charnel. C'est le parti qu'a choisi Tilley. Son interprétation fait de l'histoire des **Hauts de Hurlevent** une ode à l'amoralité. Cela choquera sans doute les lecteurs qui préfèrent voir, dans le roman, une oeuvre visionnaire et mystique où l'amour n'est pas sexuel mais spirituel.

C'est un peu l'impression que donne la version de William Wyler, réalisée en 1939 et scénarisée par Ben Hecht et Charles MacArthur. Pour ce faire, les auteurs ont cru bon, malheureusement, d'édulcorer le drame et la nature des personnages. Catherine et Heathcliff ne sont plus les jeunes adultes excessifs du roman. Catherine accepte plutôt bien sa vie rangée de femme mariée; tout au plus souffre-t-elle de perdre l'amitié et l'attention de son compagnon d'enfance lorsqu'il revient dans sa vie après des années d'absence. Quand la jeune femme s'éteint à la fin du film, on ne peut plus croire qu'elle meurt d'amour et de rage. Par ailleurs, les auteurs du film multiplient les maladroites à l'égard de Catherine, au point de la rendre antipathique. Il semble que ces messieurs n'aient pas su composer avec la psychologie de l'héroïne inventée par Emily Brontë.

Cela dit, l'interprétation demeure valable, en particulier celle fort nuancée de Laurence Olivier. Merle Oberon compose son personnage en deux temps, mais la fougue de sa Catherine

adolescente lui sied mieux que la réserve avec laquelle elle interprète Catherine adulte.

Reste aussi l'excellent travail de Gregg Toland à la photographie et celui de Wyler à la mise en scène. Tourné un an avant **Citizen Kane**, **Wuthering Heights** ne va certes pas aussi loin que le film de Welles, lorsqu'il s'agit d'expérimenter des plans avec les lentilles et la lumière mais l'illustration demeure impressionnante. Les extérieurs sont filmés dans des tons de gris qui confèrent une beauté toute impressionniste à la lande balayée par le vent, alors qu'on remarque l'utilisation d'un éclairage plus expressionniste quand vient le temps d'exposer la violence des personnages. À ce titre, la scène la plus réussie est sans contredit celle où Heathcliff espionne Catherine alors qu'elle s'entretient de ses projets d'avenir avec Nelly, la gouvernante. Composée en profondeur, la séquence préfigure les meilleurs moments de **The Little Foxes** et **The Best Years of Our Lives**, les deux chefs-d'oeuvre de Wyler et Toland. La mise en scène sépare les deux amoureux en isolant Heathcliff dans la pénombre de l'avant-plan, alors que Catherine déambule dans la cuisine plus éclairée, à l'arrière-champ. Choqué par les propos de son amie, Heathcliff s'enfuit dans la tempête avant d'avoir pu entendre Catherine jurer son amour pour lui. Les cinéastes soulignent l'importance du moment en plongeant d'abord la cuisine dans l'obscurité, puis en coupant à un gros plan de Catherine, qu'ils illuminent par un éclair, le temps qu'elle affirme aimer Heathcliff. La scène est renversante. Dommage que tout le film ne soit pas aussi inventif. Sur bien des plans, je lui préfère d'ailleurs la version de Luis Buñuel.

Tournée au Mexique en 1953, avec très peu de moyens, le **Wuthering Heights** du cinéaste surréaliste n'a pas la folie de ses films français, ni l'éclat de leur mise en scène, mais il rend compte de sa vision personnelle.

Sans aller aussi loin que le



Les Hauts de Hurlevent de Luis Buñuel

scénariste de Fuest. Buñuel laisse planer de lourds sous-entendus sur les liens qui unissent les deux protagonistes. Heathcliff, devenu Alejandro, et Catherine, Catarina, sont des êtres de chair qui jouent avec le feu. Ironiquement, la sensualité des personnages ne surprend pas, même si l'action se situe à la fin du siècle dernier, à cause du contexte latin. Par contre, la force intérieure et l'aura féministe que dégage Irasema Dilian dans le rôle de Catarina sont déjà plus étonnantes. L'adaptation de Buñuel réserve aussi d'autres surprises de taille, comme celle d'inclure des scènes de torture d'animaux pour mieux souligner la cruauté des personnages, même ceux censés représenter l'ordre et la droiture. Buñuel est le seul à avoir osé filmer la scène de nécrophilie entre Heathcliff et la dépouille de Catherine. Au Mexique, le film s'intitule **Abismos De Pasion**, une appellation qui devient assez littéral lorsque la caméra nous fait pénétrer dans la chambre souterraine où repose le cercueil de l'héroïne. Si Hollywood produit des mélodrames à l'eau de rose, Buñuel les réalise au vitriol.

En conclusion, on peut affirmer que malgré l'intérêt indéniable de toutes ces transpositions, aucune ne peut prétendre au titre de version définitive. Certaines adaptations passent des chapitres entiers sous silence, d'autres ne savent pas composer avec les subtilités du texte et aucune ne rend compte de la complexité

narrative des romans. De plus, il serait temps, je crois, de voir des femmes se pencher sur l'oeuvre des Brontë. Leur point de vue sur les personnages et la passion qui les déchire serait sûrement différent.

À quand une version québécoise de **Jane Eyre** ou de **Wuthering Heights**? Il me semble que Charlotte Laurier a juste l'âge qu'il faut pour interpréter Catherine et ainsi boucler la boucle proposée par Francis Mankiewicz.

Johanne Larue

### Fiche technique

Je rappelle que **Les Soeurs Brontë** ainsi que la version de **Jane Eyre** réalisée par Delbert Mann ne sont pas officiellement disponibles sur vidéo au Québec. La version de **Jane Eyre**, réalisée par Robert Stevenson, vient de paraître sur disque laser. La copie vidéo ne saurait tarder.

**JANE EYRE**  
(Réal.: Christy Cabanne, 1934)

**JANE EYRE**  
(Réal.: Julian Amyes, 1983)  
CBS Fox BBC Vidéo 3760  
(2 cassettes)  
Hi-Fi

**WUTHERING HEIGHTS**  
(Réal.: William Wyler, 1939)  
Embassy Classic 3079

Hi-Fi mono

**WUTHERING HEIGHTS** (Abismos De Pasion)  
(Réal.: Luis Buñuel, 1953)  
Cinémathèque Collection CC5038  
Hi-Fi mono

**WUTHERING HEIGHTS**  
(Réal.: Robert Fuest, 1970)  
HBO Cannon Video TVA 9985  
Hi-Fi

Johanne Larue

### THE GODFATHER, PART III

La version vidéo de **The Godfather, Part III** contient neuf minutes supplémentaires, absentes de la version présentée dans les salles. Ce nouveau montage correspond à la vision définitive de Francis Coppola qui n'avait pu le compléter à temps, pour la sortie du film arbitrairement fixée au 25 décembre 1990. Ces ajouts amènent donc l'oeuvre à 170 minutes, soit la même durée que le premier **Godfather**.

Les modifications apportées s'avèrent minimes mais essentielles. Elles ne viennent pas déranger l'ordre initial des scènes ou leur interaction et aux dernières quarante minutes, la grande et magistrale finale, demeure intacte. Par contre, elles éclairent la relation entre Michael Corleone, sa fille Mary et son ex-femme Kay. Une scène entre Michael et Mary montre combien le père aime sa fille avec sincérité, ce qui rend le dénouement final encore plus déchirant. La scène où Michael et Kay parlent de leur relation passée s'allonge de quelques répliques, créant ainsi un lien et un écho encore plus forts avec **The Godfather, Part II**. Ces répliques accentuent également le sentiment de repentir chez Michael et son besoin véritable de pardon.

Les autres ajouts concernent principalement Don Altobello et Vincent Corleone, dénouant une intrigue qui manquait de nuance à

certaines endroits dans la version initiale. Ce remontage donne enfin une touche finale à ce volet déjà remarquable qui complète admirablement le triptyque des **Godfather**. Les regarder tous les trois aujourd'hui, c'est traverser en neuf heures plus de vingt ans d'histoire du cinéma.

### THE GODFATHER FAMILY

Pour commémorer la sortie vidéo de **The Godfather, Part III**, Paramount nous offre un fascinant documentaire sur la création de la trilogie. Le matériel s'organise autour d'un dîner qui réunit à New York quelques collaborateurs de Coppola et autour des séances de scénarisation du troisième film, qui ont eu lieu dans un hôtel de Reno où Coppola et Puzo s'étaient enfermés.

C'est, bien sûr, Francis Coppola qui est à l'honneur ici. Il faut le voir travailler avec les acteurs, avec les techniciens ou avec le scénariste et auteur du roman original, Mario Puzo. Il est rare de pouvoir suivre le processus créatif d'un artiste et ce document nous procure ce grand privilège. En ce sens, il s'agit d'un excellent complément à **Hearts of Darkness** qui relate l'aventure de Coppola au tournage d'**Apocalypse Now**. Ici, comme là, son enthousiasme, son énergie et sa chaleur gagnent la confiance de son entourage et la sympathie du spectateur. **The Godfather Family** entretient d'ailleurs le parallèle entre la vie personnelle de Coppola et la

production des **Godfather**.

L'histoire du tournage de la saga nous est racontée à l'aide de nombreuses entrevues avec les principaux intervenants, d'extraits des trois longs métrages, de matériel filmé durant les tournages et de bouts d'essais des acteurs. Ces bouts d'essai (ou *screen tests*) sont inestimables. On y voit à tour de rôle Al Pacino, James Caan et même Martin Sheen (!) interpréter Michael Corleone. On y voit Robert DeNiro jouer Sonny Corleone. Mais surtout, on y voit Marlon Brando se métamorphoser en Don Corleone. C'est hallucinant mais c'est beaucoup trop bref.

D'ailleurs, 70 minutes pour un tel sujet, c'est vraiment trop court. Pour ma part, j'aurais aimé voir tous les essais filmés avec Brando, ou tous ceux avec Pacino. Car à regarder ceux qui nous sont déjà montrés, je me demande bien pourquoi les patrons de la Paramount continuaient à les rejeter. Pacino est excellent dans ces tests. En fait, ce documentaire aurait pu durer trois heures, comme les films!

À propos, je vous conseille d'avoir vu le triptyque avant de louer ce vidéo, car plusieurs des *punches* y sont révélés. Mais pour les autres, c'est vraiment une offre que vous ne pouvez pas refuser!

André Caron

### The Godfather III de Francis Ford Coppola

